John William, Noir dans un camp nazi

On connaît le chanteur et ses succès inoubliables. On connaît le déporté à Neuengamme et son engagement après-guerre au sein de la FNDIRP. On connaît moins l'homme, disparu il y a dix ans, ce mois-ci. L'histoire de John William est une illustration des ombres et lumières du XX^e siècle.



John William (1922-2011) était considéré comme le « Harry Belafonte français ».

Son père, Ernest-Charles Huss était un colon et sa mère, Henriette Amoussan, une « indigène ». Le 22 octobre 1922, lorsque le petit Yao voit le jour en Côte d'Ivoire, il coche déjà les « mauvaises cases ». Les petits métis comme lui sont rejetés, à la fois par les Africains et par les Européens. Les premiers les traitent de « cochons grattés ». Les seconds les considèrent comme « le fruit du péché ».

Dans ces années-là, les « sangs-mêlés » comme Yao sont rarement conçus par amour. Dans son autobiographie, *Si toi aussi tu m'abandonnes* [1], John William citera la chanson, hymne à la tolérance, écrite pour lui par le journaliste, écrivain, et parolier Richard Joffo *Le Sang-mêlé*:

Je ne suis qu'un sang-mêlé
Un croisement de destinée
Mais vous qui restez sans bouger
Vous serez sûrement mes frères
Le jour où viendra sur la terre
Une nouvelle race d'hommes
La race humaine, la race des hommes.

La colonisation est violente. Pour « pacifier » le territoire, les Français ont brûlé des villages, coupé des têtes, déporté les « rebelles ». Le soir, ils s'offrent des femmes comme trophée, les « possèdent » et recommencent plus loin. Si les malheureuses tombent enceinte, soit on les abandonne à leur sort, soit on leur arrache l'enfant pour le placer dans un… orphelinat.

Le petit Yao aurait dû « finir » à l'orphelinat de Moossou [2], administré par les sœurs de Notre-Dame des Apôtres, dont la maison-mère est à Vénissieux, en France. Mais Ernest-Charles Huss en décide autrement. Il l'enlève à sa mère et l'expédie en France dans un petit village de Seine-et-Marne, où le garçon est confié à une parente lointaine.

Paris sous l'Occupation

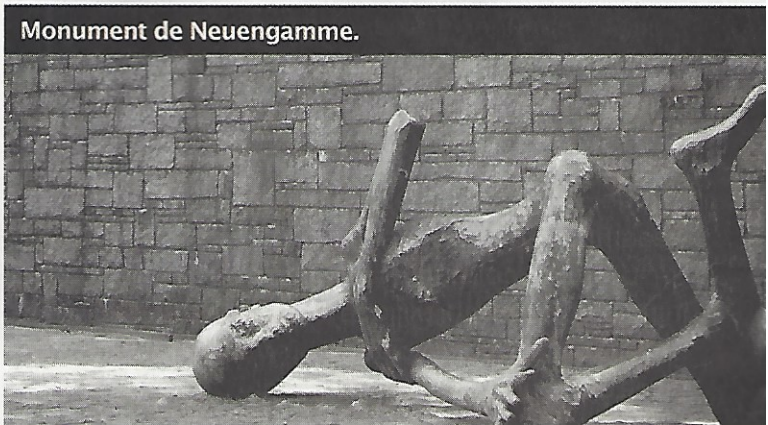
Le petit Yao se prénomme désormais Ernest, comme son père. Placé dans un pensionnat, il grandit et apprend un métier manuel. En 1939, il est ajusteur-outilleur à Renault-Billancourt. Mais la guerre éclate. Paris est occupée. Le jeune homme est insulté pour la première fois par un soldat allemand qui lui refuse l'entrée de la piscine Molitor, en lui hurlant: « *Neger, gehe ab!* » (Sale Nègre, barre-toi!)

En 1943, Ernest Huss se retrouve en Charente-Maritime, dans le cadre du Service civique rural, institué par le gouvernement de Vichy, pour remplacer les paysans retenus comme prisonniers en Allemagne. Le jeune homme s'installe ensuite chez sa marraine, à Montluçon. L'usine Sagem l'embauche. Elle a besoin de main-d'œuvre. Elle fabrique des radars pour l'aviation allemande. En mars 1944, un ouvrier, résistant, pose une bombe. L'atelier explose. Des appareils sont détruits. « *Qui a introduit l'engin? Huss doit bien le savoir!* » C'est du moins ce que pensent les nazis qui l'arrêtent aussitôt, et la Gestapo qui l'interroge à la prison de Moulins, dans l'Allier. Malgré la torture, le jeune homme se tait, en solidarité. De retour dans sa cellule, il chante pour se donner du courage. Sa voix est grave et magnifique.

Ils seront douze otages parmi les ouvriers de la Sagem. Dix iront à Buchenwald, et deux, dont Huss, seront envoyés à Neuengamme, près de Hambourg. Pour le punir de son silence, les Allemands transfèrent d'abord le prisonnier au camp d'internement de Compiègne, le *Frontstalag* 122, puis, le déportent au camp de concentration de Neuengamme sous le numéro de matricule « 31 103 F ».

« *Quand nous sommes sortis du convoi, nous étions une dizaine de Noirs, une dizaine de* "Neger", *comme ils nous appelaient.* » explique Huss.

Interviewé par Thierry Ardisson, le 22 janvier 2005, dans l'émission *Tout le monde en parle*, sur France 2, l'ancien déporté se souvenait du traitement « différencié » réservé par les nazis aux Noirs [3]: « *Quand les déportés ont été rassemblés sur l'*Appel platz (place d'appel) *pour nous compter, la première chose que les SS ont crié c'est:* "Les Noirs,



Monument de Neuengamme.

détachez-vous !" *On a été mis à part dans un block. On attendait leur bon vouloir. On pensait qu'on allait y passer. Ils ont rigolé, nous ont touché la peau. Quand ils ont fini de s'amuser, ils nous ont fait revenir dans les rangs.* »

Au camp de Neuengamme, le métis de vingt-deux ans découvre la barbarie hitlérienne dans toute son horreur. Il est terrorisé mais s'accroche, pour ne pas sombrer. Huss a foi en Dieu et en lui-même. Comme il sait lire des plans industriels et faire de la mécanique de haute précision, les nazis l'affectent à la *Metallwerk* (atelier de métallurgie).

Un jour, un colonel SS regarde le jeune homme avec perplexité : « *On lui avait dit que les Africains étaient des hommes de Cro-Magnon et il ne comprenait pas comment, moi, en tant qu'Africain, j'arrivais à lire des plans industriels écrits en allemand et à travailler l'acier au centième de millimètre. Il m'a regardé travailler pendant au moins dix minutes et, comme ça l'intriguait, il a fait venir un interprète. Alors, bien sûr, à chaque question qu'il posait, je poussais le zèle jusqu'à lui répondre en allemand. Quand il est parti, il fallait le voir hocher la tête !* ».

Les ouvriers de la *Metallwerk* fabriquent des mitraillettes et sont payés… quinze cigarettes la semaine. Mais pour Huss, l'essentiel est de rester en vie. Mal nourri, le gaillard d'un mètre quatre-vingt souffre, comme les autres déportés. D'ailleurs, six mois après son arrivée à Neuengamme, il ne pèse plus que quarante-cinq kilos.

« *Au camp, de tous les Noirs, il n'y avait que moi qui étais bien traité parce que j'étais un mécanicien de précision.* », indique le futur chanteur. « *Les autres, malheureusement pour eux, travaillaient dans les carrières. Et Hambourg a un climat très dur. L'hiver, il y fait une température quasiment sibérienne et, pour un Africain, c'était très difficile à supporter. Il y en avait un, parmi nous, qui faisait de la boxe. Les Allemands ont essayé de lui faire faire deux ou trois combats dans le camp.*

Je sais qu'il s'en est sorti. Il y avait un Sénégalais qui s'en est sorti, lui aussi. Mais je crois que la moitié des Noirs sont morts ».

Un chanteur est né

Après la Libération du camp de Neuengamme par les troupes britanniques en avril 1945, le déporté est recueilli par la Croix-Rouge suédoise. De retour en France, Huss apprend que sa mère est morte en Côte d'Ivoire, emportée par une épidémie de rougeole. À Paris, sur le quai d'une station de métro, il retrouve son père qui décèdera, lui aussi, quelques mois plus tard. Que faire de sa nouvelle vie ? Ernest Huss décide de changer de nom et de voie. En 1948, il prend des cours de chant avec un professeur du studio Walcker, place Clichy. La mode d'après-guerre est à la musique américaine et « Huss » n'est pas un patronyme en vogue. On lui suggère « Nick Walker », mais ça sonne « trop boxeur » pour le jeune homme qui opte pour… John William. Il se lance dans la chanson, remporte le prix d'interprétation à Deauville en 1952 pour *Je suis un nègre*, signe sur le label Pathé-Marconi, et interprète des génériques de films populaires des années 1950-1960. Le succès est immédiat : *Si toi aussi tu m'abandonnes* (du western *Le Train sifflera trois fois*, 1952 NDLR), *La Chanson de Lara* (de *Docteur Jivago*, 1965), *Lawrence d'Arabie*, *Le Jour le plus long* ou encore la chanson de la série *Thierry la Fronde* lui assurent une notoriété mondiale.

Le crooner John William n'oublie pas pour autant le déporté Ernest Huss qui, lui-même, n'oublie pas le petit Yao. Il se rend en Côte d'Ivoire et retrouve une partie de sa famille. En janvier 1983, il revient en pélerinage à Neuengamme avec sa femme, Liliane Pelluau, et sa fille : « *Il faisait un froid glacial. Le décor était resté tel quel, mais, au milieu, se dressait un bâtiment tout neuf. Intrigués, nous arrêtames un passant pour l'interroger :* "C'est une maison de redressement pour jeunes délinquants", *nous dit-il. Nous en profitâmes pour lui demander s'il habitait là en 1944. Il hocha la tête. Il avait alors treize ans.* "Savez-vous ce qui se passait, si près de vous ?" *Il laissa tomber un* "oui", *sans hésitation. Puis, il s'éloigna, sans rien ajouter* »[4].

John William, engagé contre le racisme et l'esclavage, et pour la mémoire de la déportation, honore également de sa présence les congrès de la FNDIRP, durant lesquels il entonne *Le Chant des marais* avec beaucoup d'émotion, comme en 2005, aux Assises de la Mémoire à l'Hôtel de Ville de Paris, aux côtés de Jean Ferrat :

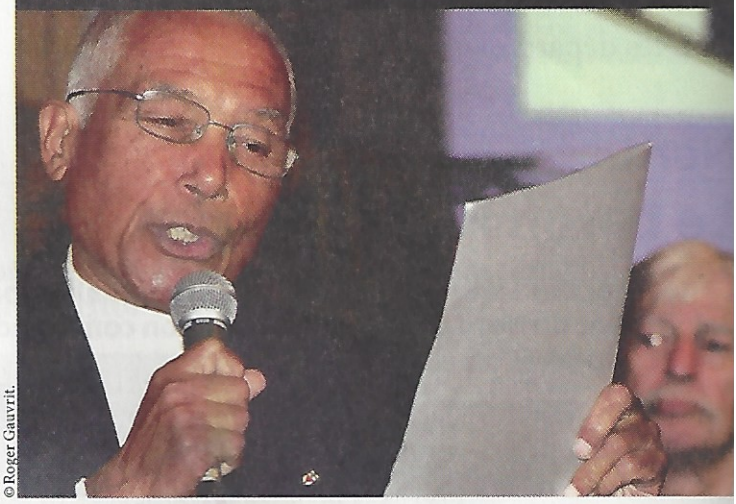
Loin vers l'infini s'étendent
Les grands prés marécageux
Pas un seul oiseau ne chante
Dans les arbres secs et creux
Oh ! terre de détresse
Où nous devons sans cesse
Piocher !

Cette même année, John William est fait chevalier de la Légion d'honneur. Accompagné de sa fille Maya, il continue de sillonner les routes et de chanter. Plus qu'un duo familial, c'est un passage de témoin. Leur répertoire de gospel et de *negro-spirituals* met du baume au cœur dans les églises qui les accueillent.

Le 8 janvier 2011, le baryton pousse sa dernière note. Après une vie bien remplie, une vie de douleurs et de bonheurs, il s'éteint à l'âge de quatre-vingt-huit ans à Antibes.

Serge Bilé (*)

John William chantant lors des Assises de la Mémoire d FNDIRP, aux côtés de Jean Ferrat, à l'Hôtel de Ville de P en 2005.



© Roger Gauvrit.

(*) Journaliste, écrivain, documentariste, Serge Bilé est auteur notamment du livre (et du documentaire éponyme) *Noirs dans les camps nazis nazis* (Le Serpent à plumes, 2005), de *Sombres bourreaux, collabos africains, guyanais, réunionnais et Noirs américains dans la Seconde Guerre mondiale* (Pascal Galodé éditeurs, 2011), ou encore de *La France et le Blackface, quand le peuple, le roi et l'empereur se noircissent* (éditions Cercle média, novembre 2020).



(1) Éditions le Cerf, 1990, préface d'Henri Noguerès, ancien président de la Ligue des droits de l'Homme et du citoyen.

(2) Village à l'embouchure du fleuve Comoé, aujourd'hui considéré comme un quartier de Grand-Bassam, à une quarantaine de kilomètres d'Abidjan.

(3) Les lois de Nuremberg, adoptées en septembre 1935, ont fourni un cadre juridique à la persécution des Juifs d'Allemagne considérés comme « non-aryens ». Ces mesures discriminatoires ont aussi ciblé la population Tsigane (Rom et Sinti) mais aussi les Noirs allemands qui subirent isolemen dans la société, stérilisations forcées, voire des « disparitions Les enfants nés de soldats noirs et de femmes allemandes furent appelés les « bâtards de Rhénanie ».

(4) *Si toi aussi tu m'abandonnes*, page 100.